Cahiers d'Études africaines

**Cahiers d'études africaines**

**168 | 2002**
**Musiques du monde**

# Georges Niangoran-Bouah

**Claude-Hélène Perrot**

OpenEdition Journals

**Édition électronique**
URL : https://journals.openedition.org/etudesafricaines/6181
DOI : 10.4000/etudesafricaines.6181
ISSN : 1777-5353

**Éditeur**
Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**
Date de publication : 1 janvier 2002
ISBN : 978-2-7132-1778-4
ISSN : 0008-0055

**Référence électronique**
Claude-Hélène Perrot, « Georges Niangoran-Bouah », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 168 | 2002, mis en ligne le 04 décembre 2006, consulté le 30 juin 2022. URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/6181 ; DOI : https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.6181

© Cahiers d'Études africaines

Claude-Hélène Perrot

# Georges Niangoran-Bouah

Georges Niangoran-Bouah nous a quittés le 26 mars 2002, et a été inhumé le 26 octobre 2002.

Son itinéraire hors du commun a été oralement retracé à la fois par un de ses élèves et disciples, M. Bini Kouakou (texte en plus petits caractères) et par lui-même dans une interview filmée en 1998. La transcription qui en est donnée est aussi fidèle que possible.

« C'est un homme qui a défié le destin. Car rien ne présageait qu'il allait devenir un intellectuel qui posséderait une grande partie de l'héritage culturel de son pays.

Son acte de naissance officiel donne la date du 29 décembre 1935. Le seul document sûr est son acte de baptême daté de 1940, qui lui donne l'âge de douze ans, ce qui reporterait sa naissance à l'année 1928.

Très tôt, à trois ans, il a perdu son père, qui était de Lovidjé, près d'Agboville (en pays abè). Sa mère était de Moossou (en pays abouré). Il est confié à un cousin mécanicien pour être mécanicien plus tard, à Grand Lahou. C'est là qu'il a été baptisé. Des conditions d'apprentissage difficiles : il est maltraité par son cousin. Il le quitte et retourne chez sa mère. Et là, sur l'insistance d'un ressortissant sénégalais, sa mère va l'emmener à l'école.

Il fait l'école primaire à Moossou jusqu'à la classe de CE2. De Moossou, il va à Grand Bassam, qui était centre régional, en CM1 et CM2. Il est admis à l'entrée en sixième et il est troisième au concours des bourses de l'AOF. Mais entre temps il s'est rendu à Lovidjé pour rechercher l'appui de sa famille paternelle [ce qu'il fera à plusieurs reprises, sans succès]. Lorsqu'il revient il apprend qu'il a été admis, mais qu'on a mis quelqu'un à sa place ; il a perdu le bénéfice de la bourse. Il va fréquenter le collège à Abidjan, au Plateau. Mais son professeur, "une dame", entend [dans la classe] un sifflement ou quelque chose comme cela ; il y a eu des discussions. Il est accusé d'indiscipline et renvoyé.

Voyant qu'il avait tout perdu au pays et qu'il ne pouvait plus avancer, il est allé travailler et faire de petits métiers : cordonnier, aide-comptable, magasinier, à Abidjan. Il avait une tante, et il confiait toutes ses économies à cette tante. C'est ainsi qu'il a pu amasser une petite fortune. Il a pris une maison à l'habitat-Craonne à Treichville, qu'il a cédée à un frère d'Alassane Ouattara lorsqu'il partit en France en 1953. Avec ses économies, il put partir pour faire ses études. »

## Deux parcours en sens inverse : le rêve d'être français...

« Je suis parti à Paris dans l'espoir d'être un commis de greffe au Parquet, en préparant la capacité en droit qui permet de présenter le concours.

*Cahiers d'Études africaines, 168, XLII-4, 2002, pp. 627-631.*

Nous étions de purs patriotes. Parce que tout ce que nous avions reçu comme enseignement c'était en faveur de la France. Toutes nos chansons de l'école, toutes nos récitations, nos lectures préférées étaient en faveur de la France, des héros français. C'est ce qui a fait qu'à un moment donné nous disions même que nos ancêtres étaient les Gaulois. Nous avions appris cela dans nos livres de classe : à partir de la sixième.

C'était notre rêve de devenir français, c'était le rêve de tous les Africains intellectuels de l'époque de la vieille génération, et nous les plus jeunes on rêvait aussi d'être français, et même de modifier nos noms. Moi-même j'avais pensé à l'époque : quand je serai français, quel nom je vais prendre ? Parce que pour avoir la nationalité française il faut modifier le nom pour que ce nom ait une consonance française, et il y avait des inspecteurs de mœurs qui venaient vous voir manger, venaient vous voir prendre le dessert et après toutes ces visites, il y a une note qui vous permettait d'être français ou pas. Donc nous avions tous appris cela, les habitudes de vie qu'il fallait avoir pour être français.

Moi, je m'appelais Niangoran, cela veut dire le neuvième enfant d'une même femme ; alors comment Niangoran peut avoir une consonance française ? Pour ne pas me gêner dans mon action d'évolution vers la nationalité française ? Alors après avoir longtemps réfléchi, comme certains aînés avaient aussi des noms de ce genre, Œd'Alépé, ou Œd'Aby, moi je me suis dit : bon, tu te feras appeler Œnian d'Oran. Pourquoi pas Œnian d'Oran ? cela sonne bien ; on pourra m'accepter avec ce nom pour être français un jour.

Arrivé à Paris, il faut se former, il faut fréquenter tous les milieux, pour s'instruire, pour connaître l'Europe et le pays d'accueil : la France.

Un jour je suis allé à Maubert, à la Mutualité. Il y avait là André Ribard, un haut fonctionnaire français, un homme de gauche. C'est lui qui petit à petit par ses conférences est arrivé à nous montrer que quand on allait à Paris notre rêve c'était de devenir français. Tous les week-ends à la Mutualité, c'étaient des conférences philosophiques, des conférences politiques, des conférences historiques. Tout cela pour nous permettre de comprendre le monde dans lequel nous sommes engagés. »

Question : C'était destiné à qui, à des Africains ?

« C'était destiné à tout le monde, pas seulement à des Africains, à des Asiatiques, à des colonisés, à des Français. Tous ceux qui voulaient s'intéresser aux problèmes de l'Afrique pouvaient venir, payer une modique somme et écouter les discours de M. André Ribard. C'était en 1953, 1954, 1955, 1956 et peut-être jusqu'en 1960.

Je me suis dit : bon, si nous ne faisons pas nous-mêmes de la recherche pour sortir toutes ces vérités qu'on nous dit aujourd'hui et qui étaient autrefois cachées... Il faut un Africain pour cela ; il faut que les Africains eux-mêmes s'y consacrent, au lieu de penser à l'argent que pouvait avoir un

notaire ou bien un greffier ; être commis c'était bien à l'époque, c'était ce qu'on nous conseillait. Mais si on est chercheur c'est mieux parce qu'au moins on pourra approcher un peu la vérité.

Et c'est comme cela que j'ai changé d'orientation. [je me suis dit] Au lieu d'aller faire des études de droit... il faut que tu connaisses l'Afrique, il faut que tu connaisses les habitudes de vie de ton pays, de ton continent.

Et c'est comme cela que je me suis mis à la recherche scientifique. »

« Quand il a eu le diplôme en capacité, on lui a dit qu'il pouvait faire une équivalence pour aller à l'École pratique des hautes études.

Il vivait chez son frère, R. A., qui était installé à Paris. Quand il a fait ce choix, son frère qui n'a pas apprécié qu'il fasse des études d'ethnologie au lieu de faire des études en droit ou en économie, l'a chassé de chez lui.

Il a été recueilli par Étiennette Dejean, une amie de son frère. C'est ainsi qu'il a pu avoir [un logement] dans un grenier, dans ce froid de l'hiver 1956. Étiennette a été pour lui une mère spirituelle. »

« J'ai été tout de suite admis dans le club des africanistes. C'était là qu'on pouvait aller et s'instruire. J'avais pris des contacts avec Jean Rouch, et j'ai connu Madame Denise Paulme, une grande dame, paix à son âme, qui m'a encadré et qui a accepté avec Michel Leiris et autres de m'encadrer jusqu'au doctorat [de l'École pratique des hautes études]. Puis après cela a été le tour du Professeur Éric de Dampierre. Lui aussi, paix à son âme. C'est lui qui m'a conduit jusqu'au doctorat d'État. Donc j'ai fréquenté les milieux des africanistes, et assisté à leurs conférences, à leurs cours : ceux des Professeurs Bastide, Éric de Dampierre, Georges Balandier, de Mercier et de Sautter. Tous ces grands africanistes, je les avais connus. Il y en a qui ne sont plus aujourd'hui.

Je leur dis sincèrement merci. C'est-à-dire : ce merci a un double sens, une double vision. »

## ... Et le retour à l'Afrique : redevenir africain

« Étant à Paris, on m'avait formé à l'occidentale. Ici nos parents à l'époque empêchaient leurs enfants intelligents ou ceux qui pouvaient hériter d'eux d'aller à l'école française parce qu'il y avait un risque : si l'enfant est instruit à l'occidentale il se détournera de l'Afrique, il sera lui-même un ennemi de l'Afrique. Alors nos pères nous défendaient d'aller à l'école française : on se cachait, on faisait de nous des malades. Quand la police venait chercher des élèves pour ouvrir les écoles, ils nous disaient : cachez-vous bien parce que si vous allez à l'école française vous serez des Français et des ennemis de l'Afrique.

En un sens c'est vrai : celui qui est allé à l'école occidentale, qui est devenu un ingénieur anglais ou français pour qu'il reste complètement africain, il faut un effort encore. Il faut un double effort être formé à la française

pour devenir français et puis encore il faut revenir à l'Afrique ; c'est encore un chemin à faire et beaucoup n'arrivent pas à faire ce chemin de retour. Une fois formés, devenus professeur ou grand médecin, il y en a qui ne viennent plus en Afrique, qui vivent éternellement [là-bas], car pour eux revenir en Afrique c'est recommencer à la case première.

Et ce chemin de retour j'ai pu le faire. »

## Une passion pour l'Afrique

« Vous avez vu vous-mêmes, depuis que vous êtes là [chez moi] le nombre de gens qui sont venus ici pour s'informer sur les modes de vie de leurs ancêtres. C'est à cela que je m'attache aujourd'hui. C'est l'une des grandes fonctions que j'ai depuis que j'ai pris quelque peu mes distances avec l'Université puisque l'âge fait que je suis à la retraite. Voilà pourquoi cette passion pour l'Afrique. J'essaie d'encourager les jeunes à travailler, à connaître l'Afrique, le passé de l'Afrique, les habitudes de l'Afrique avant qu'il ne soit trop tard... Nous allons perdre beaucoup de choses, mais dans beaucoup de domaines nous sauverons aussi l'essentiel qui nous permettra demain d'être les dignes représentants de l'humanité, [nous qui sommes] Noirs.

Partout dans le monde entier nous sommes au bas de l'échelle, nous sommes au bas de l'échelle en Amérique, nous sommes au bas de l'échelle en Asie, nous sommes au bas de l'échelle en Australie, nous sommes au bas de l'échelle en Mélanésie, nous sommes au bas de l'échelle en Europe, et ce qui est curieux nous sommes au bas de l'échelle en Afrique même, chez nous.

Ce n'est pas une situation confortable, mentalement parlant, mais c'est une réalité qui ne nous échappe pas. Il faut sortir de ce carcan, de cette situation humiliante, qui fait que beaucoup d'Africains ne cherchent même plus à faire un effort, car pour eux tout est déjà perdu. »

## Recherches et principaux travaux

1958 *La division du temps et le calendrier rituel des peuples lagunaires de Côte-d'Ivoire,* Thèse de l'École pratique des hautes études, publiée en 1964, Paris, Institut d'ethnologie, Musée de l'Homme, 164 p.

1967 « Calendriers traditionnels et concept du temps », *Bulletin d'information et de liaison des Instituts d'ethnosociologie et de géographie tropicale,* 1 : 9-26.

1967 L'Institut d'ethnosociologie est fondé à Abidjan ; il en est, avec Harris Memel Foté, l'un des premiers membres ; il en sera le directeur en 1973.

1971 « Les Akan », *Atlas de la Côte-d'Ivoire,* Planche B2A, Notice, ORSTOM.

1972 *L'Univers akan des poids à peser l'or,* Thèse de doctorat d'État, sous la direction d'Éric de Dampierre. Elle sera publiée à Abidjan par les NEA en trois volumes superbement illustrés : 1984 *Les poids non figuratifs ;* 1985 *Les poids figuratifs ;* 1987 *Les poids dans la société.*

1973 « Symboles institutionnels chez les Akan », *L'Homme,* XIII (1-2) : 207-232.

1975 « Poids à peser l'or et problèmes de l'écriture chez les Akan de Côte-d'Ivoire et du Ghana », Colloque interuniversitaire de Bondoukou, 4-9 janvier 1974, *Les populations communes de Côte-d'Ivoire et du Ghana.*

1976 « Éloge tambouriné de Kwadwo Adingra », *Ivoire-Dimanche,* 20 juin : 280.

1977 « Problèmes de la recherche en milieu de tradition orale », *Annales de l'Université d'Abidjan*, série F, Ethno-socio, t. 6, p. 45-59.

1978 « Idéologie de l'or chez les Akan de la Côte-d'ivoire et du Ghana », *Journal des Africanistes,* XLVIII (1) : 127-139.

1980 *Introduction à la drummologie*, Abidjan, Université nationale de Côte-d'Ivoire, Institut d'ethnosociologie, 199 p.

1980 « Qu'est-ce que la drummologie ? », *Fraternité-Matin,* 18 mars, 4617 : 13.

En 1980 un vif débat s'engage sur la drummologie vue par G. Niangoran comme un nouveau champ disciplinaire.

1980 « Le débat sur le tambour parleur », *Fraternité-Matin*, 26 février, 4599.

1980 « Querelle autour du tam-tam. L'Université divisée », *Fraternité-Matin*, 4640 : 14-15, avec Daniel Kadja, Christophe Wondji, Zadi Zaourou dont la prestation a pour titre « La drummologie ou le masque grinçant d'une science moribonde ».

1997 *Le Trésor du Marahoué,* Abidjan, Edilis. Il recense les pierres sculptées retrouvées dans la région du Marahoué. Il est préfacé par le président Konan Bédié.

2001 *Introduction à la drummologie II (Djomlo),* avec cassette audio, Abidjan.